

LE VERRE EN MAIN.

X.—(Sutte.)

— Là, si je le connais ! Mais je ne connais que ça. On ne connaît que ça à Reims. Personne ne connaît que ça. Il me demande si je connais la rue Favart d'Herbigny ! Pardonnez-lui, seigneur, pardonnez-lui !

— Eh bien, puisque vous la connaissez, soyez assez bon pour me l'indiquer.

— Voilà. Enfilez la rue Cérès. Vous savez bien, une grille ? Au bout, la première à droite, passé la grille. Voulez-vous boire un coup avant ? Le vin de Reims est le meilleur des anticholériques.

— Merci. Vous en avez assez comme ça et moi je suis fatigué.

La grille était là-bas, tout au bout, tout au bout. Vingt minutes de chemin au moins en allant vite. Les sacs semblent bien lourds quand on n'y est plus habitué. Mais la ville de Reims n'est pas seulement une belle ville ; c'est encore une bonne ville.

Arrive donc une voiture, une charette pour mieux dire, chargée de planches, trainée par deux gros chevaux et conduite par un homme en blouse bleue.

— Ohé ! militaire, vous allez au faubourg Cérès ?

— Oui.

— Montez donc.

— Pas de refus.

Et alors, côte à côte, de commencer la causerie :

— Grande étape, aujourd'hui ?

— Camp de Châlons à Reims.

— Connu. Je l'ai faite deux ou trois fois. On nous annonce vingt-six kilomètres de Reims à l'entrée du camp. Si l'on recevait des coups de bâton dans le dos pour tout le chemin en plus ! On en a encore deux ou trois à trotter en ville, et une bonne demi-douzaine au moins avant de sortir du camp.

— C'est bien cela, vous avez servi.

— Je crois bien. Sept ans, jour pour jour, y compris la campagne et la bataille de Sedan, d'où je me suis évadé en Belgique, Un brave